

GILBERT SINOUÉ

LE ROYAUME
DES DEUX-MERS



J'AI
LU

Le royaume des Deux-Mers

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS GALLIMARD

L'Enfant de Bruges, roman, 1999

À mon fils à l'aube du troisième millénaire, essai, 2000

Des jours et des nuits, roman, 2001

AUX ÉDITIONS DENOËL

Avicenne ou La route d'Ispahan, roman, 1989

L'Égyptienne, roman, 1991

La Pourpre et l'Olivier, roman 1992

La Fille du Nil, roman, 1993

Le Livre de saphir, roman, 1996 (Prix des libraires)

AUX ÉDITIONS PYGMALION

Le Dernier Pharaon, biographie, 1997

12 Femmes d'Orient qui ont changé l'Histoire, 2011

AUX ÉDITIONS CALMANN-LÉVY

Le Livre des sagesse d'Orient, anthologie, 2000

L'Ambassadrice, biographie, 2002

Un bateau pour l'Enfer, récit, 2005

La Dame à la lampe, biographie, 2007

Suite en fin d'ouvrage

GILBERT SINOUE

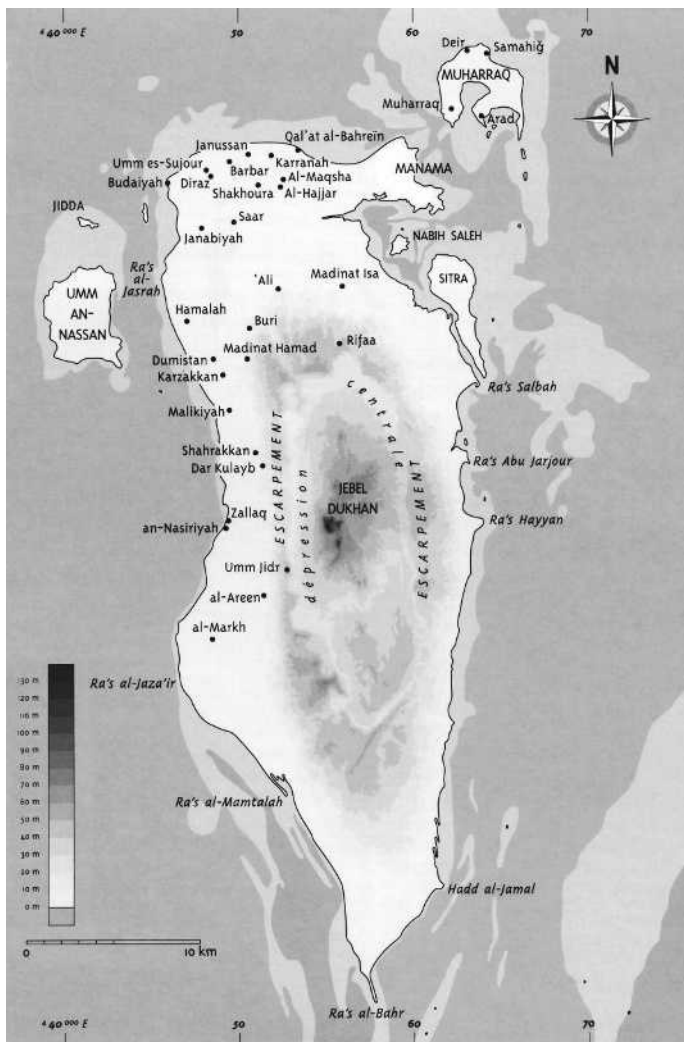
Le royaume des Deux-Mers

ROMAN



© ÉDITIONS DENOËL, 2018.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Royaume de Bahreïn

Celui qui a tout vu, celui qui a vu les confins du pays, le sage, l'omniscient, qui a connu toutes choses, celui qui a connu les secrets et dévoilé ce qui était caché nous a transmis un savoir d'avant le déluge. Il a fait un long chemin. De retour, fatigué mais serein, il a gravé sur la pierre le récit de son voyage.

Avant-propos

Au risque de surprendre le lecteur, le pays de Dilmoun n'est pas un pays imaginaire. Probablement né dans la province orientale d'Arabie Saoudite, c'est à Bahreïn qu'il a atteint son apogée et que se situait sa capitale.

Dilmoun est mentionné dès l'an 3000, dans les textes mésopotamiens archaïques et jusqu'au milieu du premier millénaire avant notre ère. Néanmoins, c'est seulement à partir de 2200 environ que l'on note les traces des premiers arrivants sur l'île. Bien que, pour des raisons mystérieuses, cette civilisation se soit écroulée vers l'an 1650, son nom continuera d'être cité jusqu'au v^e siècle avant notre ère ; jusqu'en 544 très précisément sur une tablette néo-babylonienne.

Au risque de surprendre une fois encore le lecteur, à l'époque de Dilmoun, ce pays n'avait rien d'un désert aride, bien au contraire. Il était irrigué par des centaines de sources d'eau douce, des eaux

artésiennes, et sa surface était recouverte d'une verdure tout à fait exceptionnelle ; un miracle dans une région du globe aujourd'hui réputée pour sa sécheresse.

Cette île était si verte, si riche en floraison, que l'on n'a pas hésité à y situer le jardin d'Éden. Une localisation d'autant plus troublante que l'on trouve encore dans ce pays le mystérieux « Arbre de vie » (Shajarat al-Hayat) évoqué dans la Genèse. Il s'élève en plein désert, non loin du Jabal al-Dukhan, le mont de la Fumée, à des kilomètres de toute source d'eau et de toute végétation. Certes, on sait qu'il n'est vieux que de quatre cents ans, mais qu'importe. À Dilmoun convergent les légendes et la réalité, la vie éternelle et la mort, la grande et la petite histoire. En deux mots : le rêve.

Prologue

Le pays de Dilmoun était splendide.

Le pays de Dilmoun était resplendissant.

Le pays de Dilmoun était vierge, immaculé, immobile.

Face à la mer se tenait Enki, le dieu des eaux souterraines, auprès de son épouse Ninhursag, la déesse mère.

À Dilmoun, aucun corbeau ne croassait, aucun oiseau ne chuchotait. Aucun lion ne se jetait sur sa proie, aucun loup n'emportait un agneau. Inconnu était le chien sauvage dévoreur de chevreaux, inconnu le cochon mangeur de grains. Une veuve avait-elle étalé du malt sur le toit ? Aucun oiseau du ciel ne le picorait. Aucun malade des yeux ne disait : « J'ai mal aux yeux ! », ni aucun malade de la tête : « J'ai mal à la tête. » Aucune vieille femme là-bas ne gémissait : « Je suis vieille ! » Ni aucun vieillard : « Je suis vieux ! » Aucune jeune

filles, aucun jeune homme ne se baignait, nul ne répandait ses eaux impures dans la cité. Aucun héraut ne faisait sa ronde dans les régions frontières dont il avait la charge. Aucun homme ne se lamentait aux abords de la ville.

Le pays de Dilmoun était vierge, le pays de Dilmoun était immaculé.

Alors, Ninhursag se tourna vers Enki et lui dit :

— Mon bien-aimé, tu m'as offert un pays, mais à quoi me sert ton présent ? Il manque l'eau douce, indispensable aux animaux, aux hommes et aux plantes. Il n'existe ni quai ni rivière. Que puis-je faire de ton don ?

Enki sourit, leva son visage vers le ciel et clama d'une voix forte :

— J'ordonne que les puits d'eau saumâtre deviennent des puits d'eau douce et que les terres arides s'abreuvent des sources d'abondance ! Que les sillons produisent de l'orge ! Que Dilmoun devienne le quai du pays. Puisse le pays de Tukris lui livrer de l'or de Haralli et du lapis-lazuli. Puisse le pays de Meluhha lui faire parvenir sur de grands bateaux de la cornaline, du bois et de beaux arbres. Puisse le pays de Marhasi lui accorder des pierres précieuses et de la turquoise. Puisse le pays de Magan lui livrer du cuivre dur et résistant, de la diorite, des marteaux et des enclumes de pierre ! Puisse le pays de l'Élam lui livrer de la

laine de choix. Puisse le sanctuaire d'Ur, siège de la royauté, lui apporter du blé, de l'huile de sésame et d'immenses et belles étoffes. Puisse l'abondance de la vaste mer venir à Dilmoun. Que les terres de la Tente lui offrent de fines laines multicolores. Ainsi, les demeures de Dilmoun seront d'agréables demeures. Son orge sera de l'orge fin. Ses dattes seront de grosses dattes et ses moissons seront triples.

À peine Enki eut-il prononcé ces mots que sous un soleil flamboyant, celui du début du monde, des sources jaillirent du ventre de la terre, et le pays de Dilmoun assoiffé but à leurs lèvres. Des terres arides se transformèrent en un éblouissant jardin, triomphant, majestueux et royal.

Dilmoun était né.

PREMIÈRE PARTIE

1

*Atarak¹, port et capitale de Dilmoun,
vers le XVIII^e siècle avant notre ère*

L'homme étendu par terre poussait des grognements de bête sauvage entrecoupés de cris. Il avait l'œil hagard, le regard d'un fou, et les muscles de sa mâchoire étaient contractés, durs comme de la pierre. Tout son corps était secoué de convulsions, tandis qu'entre ses lèvres coulait une écume d'un blanc rosâtre. Une odeur pestilentielle se dégageait de son urine. Dans une ultime crispation, il poussa un hurlement et perdit connaissance.

1. Aujourd'hui Qal'at al-Bahreïn, située sur la côte nord de l'île principale de l'archipel de Bahreïn. Il va de soi que les noms de villes de la civilisation dilmounite nous étant (à ce jour) inconnus, nous avons été contraints de les inventer. Il n'en demeure pas moins que Qal'at al-Bahreïn est dûment attesté par tous les chercheurs comme ayant été à cette époque la capitale du pays.

Son épouse, une femme d'une trentaine d'années, frêle comme un roseau, s'accrocha désespérément au bras de *l'asû*, le médecin.

— Il ne va pas mourir, n'est-ce pas ? Dis-moi qu'il ne va pas mourir !

— Calme-toi, Anam. Personne ne va mourir.

Yakine – c'était le nom du médecin – se tourna vers une fille de dix ans et un garçon de treize, qui observaient la scène. Il ordonna :

— Sortez, les enfants !

Il décrocha la besace qu'il portait en bandoulière, fouilla à l'intérieur, y prit une spatule en bois et s'agenouilla près du malade. Posément, mais le geste ferme, il desserra la mâchoire de l'homme en souffrance et glissa la spatule entre ses dents. Il était temps. À force de mordre sa langue, il n'allait pas tarder à s'étouffer dans son sang. Il récupéra ensuite un sachet qu'il tendit à la femme.

— Prépare une décoction de ces herbes. Nous lui en ferons boire quand il recouvrera ses esprits.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De la *valeria*¹. Elle a des propriétés apaisantes et...

Yakine s'interrompt. La porte venait de s'ouvrir avec fracas, livrant le passage à un individu,

1. Valériane. Connue depuis la nuit des temps pour ses propriétés apaisantes.

barbu, aux cheveux longs, vêtu d'une longue robe noire.

— Encore toi, Hourabi ! Décidément, tu me suis à la trace.

Le dénommé Hourabi ignora la remarque avec dédain et s'approcha du malade, toujours inconscient. Il tourna autour de lui, le renifla comme un fauve renifle sa proie, et déclara au bout d'un moment :

— C'est grave. Il est perdu.

Anam retint un sanglot.

— Perdu ?

— Ne dis pas n'importe quoi ! répliqua Yakine avec agacement. Il est seulement atteint de la main de Sîn¹. Dans peu, il sera sorti d'affaire.

Hourabi vociféra :

— Je te dis qu'il va mourir !

— D'où tiens-tu cette certitude, mon ami ?

— En venant ici, j'ai croisé un chien noir.

Yakine se retint de pouffer.

— Et... ?

— C'est le signe des dieux.

— Et si tu avais croisé un chien blanc ?

— Le malade guérirait.

— Et un chien vert ?

Hourabi pointa un doigt menaçant sur le médecin.

— Méfie-toi, l'*asû*, ou tu finiras mal !

1. L'épilepsie. On nommait en ce temps les maladies « mains » de tel dieu ou de telle déesse. Sîn était le dieu-lune.

— Et toi l'*âshipu*¹, arrête de proférer des inepties.

— Je te répète que l'homme est impur ! Il a offensé les dieux. Il est habité par les démons. Je dois l'exorciser.

Il fit un pas en avant et demanda à Anam :

— Femme ! Apporte-moi du sel, une lampe à huile et...

Il n'acheva pas sa phrase.

La voix du malade venait de le couper.

— Qu'est-il... Que se passe-t-il ?

Yakine se pencha sur lui.

— Tout va bien, Tsurah. C'est fini. Mais à l'avenir tu devras suivre mes prescriptions pour éviter autant que possible une récurrence.

Il prit à témoin l'exorciste et ironisa.

— Tu vois bien que les dieux n'étaient pas si en colère !

Hourabi serra les poings.

— Je t'ai prévenu. Tu vas mal finir. Il n'est pas une personne dans Dilmoun, pas un prêtre qui ne sache quel être impie tu es !

Il hurla :

— Blasphémateur !

Et il quitta la maison, le dos voûté.

— Qu'Inzak et Meskilak te bénissent, dit Anam en cherchant à baiser la main du médecin. Tu as sauvé mon époux.

— Non. Son mal n'était pas grave.

1. L'exorciste.

Tsurah s'était relevé. Il s'approcha à son tour.

— Alors, pourquoi l'*âshipu* a-t-il parlé d'offenses aux dieux ?

— Allons, tu le sais bien. Nous vivons sur une terre où beaucoup considèrent que les maladies sont des punitions infligées par les divinités à ceux qui ont commis un acte répréhensible ou qui ont violé, involontairement ou non, un interdit. Cette idée a été répandue par nos voisins de Shumeru¹. Nous en avons déjà parlé, toi et moi. Les dieux ont d'autres choses à faire que de punir les humains. Mais revenons à ce que tu viens de subir : ta maladie. Sache qu'elle n'est pas très grave, bien que les symptômes soient impressionnants. J'ai donné à ta femme de quoi te préparer une décoction. Je vous apporterai d'autres herbes. Tu dois en boire deux fois par jour. Matin et soir. Tous les jours de ta vie. Ce traitement ne te guérira pas définitivement, mais espacera les crises. As-tu bien compris ?

Tsurah acquiesça d'un mouvement de la tête.

— Ce n'est pas tout.

Tout en rangeant la spatule dans son sac en peau, Yakine ajouta, mais cette fois sur un ton grave :

— Tu ne dois plus aller pêcher les yeux de poisson².

1. Sumer. Les Anciens qualifiaient ainsi le pays qui s'étendait depuis Babylone jusqu'au golfe Arabe.

2. Nom que l'on donnait aux perles.

— Quoi ? se récria Tsurah. Mais c'est impossible ! Comment nourrirais-je ma famille ? J'ai une femme et deux enfants, je...

— Je sais. Mais ce serait trop dangereux. Tu pars plusieurs jours en mer, tu plonges en apnée. Imagine que sous l'eau tu ressentes le même malaise ? Tu n'auras aucune chance de t'en sortir, il faut...

— Tu te trompes, *l'asû*, je pourrai toujours tirer sur la corde qui me relie au damagan¹, comme je le fais dès que je n'ai plus de souffle. Et mes compagnons me remonteront. Je ne risque rien !

Yakine secoua la tête à plusieurs reprises.

— Lorsque le mal s'abattra sur toi, tu seras dans l'incapacité de réagir. Tu as bien vu ce qui t'est arrivé il y a un instant. Tu t'es écroulé comme un palmier dont on a scié le tronc. Tu es encore jeune, Tsurah. Tu pourras toujours te trouver un autre métier. Allons, sois raisonnable.

Il y eut un temps de silence, puis Tsurah déclara :

— Je regrette. C'est ta demande qui n'est pas raisonnable.

Il répéta :

— J'ai une femme et deux enfants.

1. Le damagan, comme la plupart des bateaux dilmounites, était fabriqué en fagots de roseaux, voire en stipes de palmier, enduits de bitume et de chaux. La voile était en peau de chèvre.

Le médecin soupira et s'adressa cette fois à Anam. Elle avait les yeux pleins de larmes.

— La décision vous appartient désormais.

Il salua le couple et marcha vers la porte.

2

Les damagan et des bateaux de toutes sortes étaient si nombreux dans le port que leurs voiles en peau de chèvre masquaient la ligne d'horizon.

Dans des effluves de parfum mêlés à des senteurs d'épices, une foule bigarrée allait et venait le long des quais, tandis que, au marché tout proche, des porteurs dégoulinants de sueur chargeaient et déchargeaient ballots et caisses. On eût dit que c'était ici, à Atarak, que battait le cœur du monde connu ; qu'il était le lieu privilégié de tous les échanges commerciaux. Voilà bien longtemps que les marchands en provenance d'Edinnu¹, d'Ur², d'Eninkimar³ ou d'ailleurs se donnaient rendez-

1. Aden. Le terme vient de l'akkadien « Edinnu ».

2. Actuellement Tell al-Muqayyar. L'une des plus anciennes et des plus importantes villes de la Mésopotamie antique, dans l'actuel Irak.

3. Ville au sud de Lagash.

vous pour troquer ou vendre leurs produits : de la résine, du bitume, des pierres semi-précieuses, de l'ivoire et du bois de rose de Meluhha¹. Et bien qu'il n'existât pas de mines de cuivre à Dilmoun, les commerçants de l'île étaient devenus les maîtres incontestés de ce négoce. Ils importaient sous forme de lingots le précieux minerai des montagnes de Makkan² et les revendaient ensuite dans toute la région. Insensiblement, le « Pays où le soleil se lève » était devenu le passage obligé des commerçants d'où qu'ils soient. Mais la prospérité de l'île tenait aussi à l'ingéniosité de ses habitants. Au fil du temps, ils avaient réussi à faire croire qu'ils possédaient sur leur propre territoire la plupart des denrées qui manquaient tant à leurs voisins.

Yakine aiguillonna sa mule d'un petit coup de bâton et prit la direction de la nécropole ; l'une des innombrables qui parsemaient l'île, formée de centaines de tumuli. On aurait pu croire que tous les habitants du monde connu tenaient à se faire inhumer à Dilmoun. Peut-être espéraient-ils secrètement que, s'ils étaient enterrés dans les entrailles de cette terre verdoyante, parmi ses milliers de sources pourvoyeuses de vie, une résurrection était possible ? Mais, en réalité, sous

1. Identifié comme étant la vallée de l'Indus, cœur de la civilisation dite harappéenne.

2. Oman.

chacune de ces tombes reposait la dépouille d'un habitant de Dilmoun, et pas d'ailleurs¹.

Le médecin longea un îlot de maisons blanches et se dirigea vers le temple dédié au dieu Inzak, le « seigneur de Dilmoun ». Un jour, Yakine avait décompté toutes les divinités vénérées par les hommes de la région. Très vite, il avait abandonné : autant chercher à dénombrer les étoiles. Quand il pensait en avoir fait le tour, voilà que débarquait un étranger venu d'on ne savait où qui vantait les mérites d'une déité dont nul n'avait jamais entendu parler, et qui s'ajoutait à la liste déjà longue.

Le soleil était au zénith, on était au vingtième jour du mois de *siwanû*², et la chaleur formait une chape au-dessus de l'île.

Yakine s'épongea le front du revers de sa manche et accéléra le pas.

Il arriva bientôt devant une demeure érigée de plain-pied, entourée d'un jardin fleuri. Il s'avança jusqu'à la porte d'entrée et frappa un coup sec. Le battant s'écarta. Un esclave à la peau d'ébène apparut. Un sourire éclaira aussitôt son visage.

1. Bahreïn recèle encore aujourd'hui la plus forte concentration au monde de sépultures sous tumuli, répartie en une dizaine de nécropoles distinctes. Et l'on a démontré qu'une population insulaire de dix mille personnes sur cinq siècles (avec une espérance de vie de quarante ans) suffisait pour occuper l'ensemble des tombes.

2. À cheval entre mai et juin.

— Je te salue, Shabaka, lança Yakine. Ton maître est-il là ?

— Oui, seigneur. Et je peux vous dire qu'il a passé une bonne nuit. Entrez. Entrez, je vous prie.

Le médecin franchit le seuil et, après avoir traversé le vestibule, il pénétra dans une pièce aux murs suffisamment épais pour retenir la fraîcheur. Ils étaient blancs, rehaussés d'une plinthe rouge et noir. La face externe était ornée de saillants verticaux qui captaient la lumière. Le sol était recouvert de tapis et de nattes. Le mobilier était sobre. Des banquettes de pierre. Des sièges. Une grande jarre fabriquée dans une pâte jaunâtre. Sur le mur du fond, on apercevait des étagères sur lesquelles étaient rangées quelques statuette et des coupes en cuivre. Deux coffres en bois ciselé étaient alignés contre le mur. Assis à une table, un vieil homme lisait. Le front dégarni dominait un visage épais, rude, et malgré son âge avancé il se dégageait du personnage une impression de force. Si Yakine ne l'avait salué, il est probable que le vieil homme ne se serait pas aperçu de sa présence.

— Toujours dans tes lectures, Shakrumash ?

Le vieil homme leva à peine les yeux.

— Tu ne crois pas si bien dire, *l'asû*. Approche. Regarde. C'est absolument passionnant.

Yakine s'exécuta.

— Regarde, répéta le vieil homme en plaçant son index sur une petite pierre rectangulaire posée devant lui. Vois !

Le médecin plissa le front.

— Qu'est-ce donc ?

— À droite, nous voyons une femme renversée. Et si tu observes attentivement, tu constateras une émanation qui sort de son intimité. Il ne s'agit pas d'un bébé ni d'une plante, mais d'énergie. L'énergie vitale. En deux mots : la vie ! Et à gauche il semble qu'il s'agisse de personnages avec des têtes d'animaux. Mais il y a plus important. Les lettres au centre...

— On y trouve des points communs avec les nôtres.

— Parfaitement¹. Mais il y a encore plus intéressant.

Shakrumash quitta la table pour se diriger vers l'un des coffres rangés au pied des étagères. Il l'ouvrit et en retira un étui en cuir.

— Viens, proposa-t-il à Yakine. Asseyons-nous.

Les deux hommes prirent place côte à côte sur l'une des banquettes. Dès qu'il fut assis, Shakrumash retira de l'étui plusieurs parchemins qu'il présenta au médecin. Ils étaient recouverts de la même écriture que celle qu'il avait remarquée sur le petit bloc en pierre. On pouvait apercevoir des traces de feu sur les côtés et, par endroits, le texte avait disparu.

1. Compte tenu du caractère international et diversifié de l'économie de Dilmoun, l'île a vu se côtoyer langues et écritures différentes, parmi lesquelles l'écriture cunéiforme des Mésopotamiens et celle de l'Indus.

— Où as-tu trouvé ces parchemins ? s'étonna Yakine.

— Auprès d'un marchand itinérant originaire de Meluhha. Tu connais ma passion pour les récits d'où qu'ils viennent. Authentiques ou légendaires. Chaque fois que l'occasion se présente, je tente d'en acquérir. Et l'occasion, tu t'en doutes, est aussi rare qu'un œil de poisson noir !

— Intéressant, mais à quoi cet achat te sert-il, puisque cette langue nous est inconnue ?

Shakrumash haussa les épaules.

— À rien.

Et il s'empressa d'ajouter :

— À rien, pour le moment, car je compte bien un jour décrypter ces écrits. Quelque chose me dit qu'ils cachent un secret passionnant. Mais changeons de sujet... Combien de malades as-tu tués aujourd'hui ?

— Tu sais bien que je ne les tue pas. Ils meurent de lassitude. Comme tous les humains.

Shakrumash partit d'un éclat de rire.

— Et toi ? Comment te portes-tu ?

— Je te renvoie la question. Shabaka m'a dit que tu avais passé une bonne nuit. Est-ce bien le cas ?

— Parfaitement. Ton traitement a fait merveille.

Dans la foulée, Shakrumash commanda à l'esclave qui était resté en retrait :

— Sers-nous deux gobelets de sirop de datte.

Yakine fit remarquer :

— Ne crois-tu pas qu'il est encore tôt pour s'enivrer ?

— Qui te parle de s'enivrer, l'*asû* ? Lorsque tu as étudié l'art de la médecine, tes maîtres ne t'auraient-ils pas enseigné que la datte est le roi des fruits ? De même que Dilmoun est le fruit des rois ? Les dattes procurent des forces, guérissent de la constipation et, surtout, elles ne font pas grossir. Regarde-moi – il tâta son ventre –, pas un *shekel*¹ de graisse, bien que Shabaka se plaise à ajouter au jus du lait d'amande. Une pure merveille !

— Du lait d'amande ?

— Oui. Une habitude qui, paraît-il, nous vient du pays de Kouch², sa terre d'origine. Dis-moi plutôt ce qui me vaut l'honneur de ta visite. Si j'en juge par ta tête, tu n'es pas venu uniquement prendre de mes nouvelles.

Yakine s'assit et passa machinalement sa paume sur son crâne glabre. Au contraire du vieil homme, il était jeune, la trentaine, grand, svelte, avec un visage tanné par le soleil et comme taillé au couteau. Il déposa son bissac et murmura :

— On ne peut rien te cacher. Je suis inquiet.

— Mais encore...

— Il s'agit d'Isha, ma femme. Je...

Un sanglot noua la gorge du médecin.

— Parle, encouragea Shakrumash. Il n'est pas bon de garder les choses sans partage.

1. Unité de poids. 60 *shekels* = environ 500 grammes.

2. Ancien nom de la Nubie.

— Elle est malade et je suis impuissant à la soigner.

— Toi ? Impuissant ? Tu es l'*asû*, le plus grand médecin de Dilmoun. Tu n'as pas ton égal.

— Le corps humain est aussi complexe que la sphère céleste, et, comme elle, chacune de ses parties forme un tout. C'est une unité avec des parties multiples et ma science est bien limitée.

Il répéta :

— Je suis impuissant.

— Isha souffre-t-elle ?

— Étrangement, non. Telle une mèche, elle se consume lentement, en silence, jour après jour.

Yakine ajouta dans un souffle :

— Si elle venait à mourir, je mourrais aussi.

Shakrumash leva les bras au ciel.

— Te voilà qui déraisonnes...

— C'est la seconde fois aujourd'hui qu'on me le dit. Mais je n'ai jamais été aussi lucide.

— Et ton fils ? As-tu oublié que tu as un fils ? Si ma mémoire est bonne, Warak doit avoir un peu moins de treize ans.

Yakine précisa :

— Douze.

— Et tu voudrais en faire un orphelin ? Autant le jeter dans un puits ! Enki m'est témoin, jamais je ne te le pardonnerai, jamais !

Shakrumash se leva d'un coup et marcha lentement vers la fenêtre qui ouvrait sur la baie. Là-bas, les damagan tanguaient toujours sous le vent.

Dans la lumière, son visage paraissait plus ridé, plus marqué par l'âge. L'âge ? Shakrumash ne se souvenait plus du sien. Cent *shattus*¹ ? Mille ? Il penchait plutôt pour quatre-vingts. Il avait connu tant de choses au cours de sa longue vie, vécu tant d'événements, que sa mémoire se brouillait parfois. Pendant quelques instants il suivit des yeux une embarcation qui venait de mettre à la voile, puis regagna son siège.

— Écoute-moi, mon fils. Oui. Je peux te nommer ainsi. Lorsque je t'ai connu, tu venais de naître. Ton père te présentait au monde comme on présente un trésor. Et lorsque tes parents nous ont quittés pour voguer sur les eaux de la mort, j'ai trouvé naturel de les remplacer. Tu es devenu le fils que je n'ai jamais eu. Je te connais. Tu n'es pas homme à baisser les bras. Tu es vaillant. Ressaisis-toi, je t'en prie !

L'esclave était revenu. Après avoir servi les jus, il s'enquit :

— Avez-vous besoin d'autre chose, maître ?

— Non, Shabaka. Je te remercie.

Il saisit un gobelet et le tendit au médecin.

— Bois ! Cela te rafraîchira les idées.

Yakine but une gorgée.

1. Années. L'année était divisée en douze mois lunaires (*warhu*) qui se chevauchaient. Les mois étaient divisés en trente jours (*ûmu*). Le jour avait la même durée que pour nous. Il était divisé en douze parties.

— En vérité, Shakrumash, je suis las de lutter contre cet ennemi invisible et pourtant si présent. Notre pays est surnommé la terre de l'immortalité. La mer du dessus et la mer du dessous ne se rencontrent nulle part ailleurs que chez nous¹. Et pourtant les gens y meurent comme dans tous les pays du monde connu. Pour un être que je sauve, il y en a dix qui meurent. Sur un enfant que je guéris, dix décèdent. Et bientôt ce sera le tour d'Isha, la chair de ma chair. Ma bien-aimée. Pourquoi doit-on mourir ? Pourquoi ne vivons-nous pas éternellement ? Quelle est cette mystérieuse fatalité qui frappe les humains, pauvres ou riches, princes ou gens du peuple ? Pourquoi ne vivons-nous pas éternellement ? Il y a tant de choses à accomplir, tant à apprendre alors que nous sommes sur terre le temps d'un battement de paupières.

Shakrumash secoua la tête.

— Mon pauvre ami, tu exposes là le plus vieux rêve de l'homme : l'immortalité. Mais qui donc pourrait vaincre la mort ? Seuls les dieux demeurent éternellement avec Shamash². Les jours des humains sont comptés. Tout ce qu'ils

1. Selon la légende, ce serait le dieu Enki qui apporta la vie à Dilmoun en faisant se rejoindre en ce lieu précis les eaux primordiales qui flottaient au-dessus de l'univers : la mer salée et la mer d'eau douce. Et on a longtemps cru (à tort) que les sources artésiennes qui jaillissaient sous la mer conféraient aux perles leur qualité exceptionnelle.

2. Dieu du soleil.

font, le vent l'emporte. Nier la mort, c'est nier le bien et le mal, le jour et la nuit, la présence des étoiles. Nier la mort, c'est nier la vie.

Le vieil homme écarta les bras.

— Regarde autour de toi. Notre pays n'est-il pas un miracle ? Nous sommes entourés de terres arides. Nos voisins creusent le sable avec leurs ongles en espérant trouver quelques gouttes d'eau. Partout où se pose leur regard, ce n'est que chaleur et solitude. Point d'ombre, sinon celle que projettent les ailes des vautours ou des buses. Alors qu'ici les paysages sont si verts et les eaux si nombreuses que c'en est presque indécent. Et comment crois-tu que ce sortilège fut rendu possible ?

Yakine murmura :

— Enki...

— Oui, par sa volonté, le dieu des eaux souterraines a répandu ses grâces sur Dilmoun. Nous sommes entourés de vergers, de plantes, de fleurs, d'arbres fruitiers. Ce qui nous permet, entre autres, de faire de magnifiques offrandes aux dieux. Le raisin, les dattes, les figes abondent sur les autels ou sur les tables. Sans compter les grenades. Et...

— Où veux-tu en venir, Shakrumash ?

— Je veux seulement t'ouvrir les yeux. Ne cherche pas à vaincre la mort, crois seulement aux miracles de la vie. Celui qui a donné naissance à Dilmoun guérira ton épouse, mais à une seule condition : croire. Croire aux miracles. L'espérance est la seule force qui permette aux hommes de survivre.